

L'EFFET « FORT » ET LES DAMNÉS DU MYTHE DU COMLOT

Gérald BRONNER¹

55

INTRODUCTION : L'OMBRE DE CHARLES FORT

Charles Fort était un personnage hors du commun, il est né à Albany en 1874 et mort à New York en 1932 après avoir commis quatre ouvrages parmi les livres les plus étranges qu'il se puisse trouver. Il a passé sa vie à accumuler toutes sortes de faits plus ou moins bizarres qu'il nommait le « sanatorium des coïncidences exagérées » et à défendre d'indéfendables thèses comme celle affirmant que la Terre est plate. Charles Fort n'était à coup sûr, ni fou, ni idiot, au contraire, la plupart de ses contemporains lui reconnaissaient une forme d'intelligence atypique. On peut penser qu'il inaugura un siècle, et peut-être plus, de relativisme. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était défendre des thèses improbables en les soutenant par un grand nombre d'arguments hétéroclites. Son but était sans doute d'affaiblir l'idée même d'argumentation et d'administration de la preuve. Sa première œuvre publiée, la plus célèbre, est *Le livre des damnés* qui fit grand bruit lors de sa sortie en raison de l'incongruité des thèses défendues, et dont John T. Winterich disait qu'il s'agissait « d'un *Rameau d'or* pour les cinglés ». Ce qui doit retenir notre attention ici, c'est la méthode que préconisait Fort pour emporter la conviction. Il définit cette méthode de façon extrêmement métaphorique dans le préambule de son livre :

1. Gérald Bronner est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg et membre de l'Institut universitaire de France. Il travaille sur les croyances collectives, les erreurs de raisonnement et leurs conséquences sociales. Il a publié plusieurs ouvrages sur ces questions dont *L'empire des croyances* (PUF, 2003) et, plus récemment, *L'inquiettant principe de précaution* (avec E. Géhin, PUF, 2010) et *The Future Of Collective Beliefs* (Bardwell, Oxford, 2011)

Des bataillons de maudits, menés par les données blafardes que j'aurai exhumées, se mettront en marche. Les uns livides et les autres de flamme, et quelques-uns pourris. Certains sont des cadavres, momies ou squelettes grinçants et trébuchants, animés par tous ceux qui furent damnés vivants. Des géants déambuleront dans leur sommeil, des chiffons et des théorèmes marcheront comme Euclide en côtoyant l'esprit de l'anarchie, [...] l'esprit de l'ensemble sera processionnel. Le pouvoir qui a décrété de toutes ces choses qu'elles seraient damnées, c'est la Science Dogmatique. Néanmoins elles marcheront, [...] le défilé aura l'impressionnante solidité des choses qui passent, et passent, et ne cessent pas de passer².

En d'autres termes, le but de Fort était de constituer des « mille-feuilles » argumentatifs, chacun des étages qui constituait sa démonstration pouvait être très fragile, il en fait la confession dans le passage cité, mais le bâtiment était si haut, qu'il en restait une impression de vérité. Une conclusion du type : « Tout ne peut pas être faux. »

56 Il faut sans doute parcourir l'un des livres de Fort pour comprendre comment il opérationnalise son programme, mais à vrai dire, de nombreux ouvrages au vingtième siècle, et parmi lesquels certains ont rencontré un immense succès public, peuvent être qualifiés de « fortien » en ce qu'ils mobilisent des arguments puisant à l'archéologie, la physique quantique, la sociologie, l'anthropologie, l'histoire etc. La référence à ces disciplines est plus que désinvolte dans la plupart des cas, mais elle permet de constituer un argumentaire qui paraît vraisemblable au profane, impressionné par une telle culture universelle et peu compétent (et motivé) pour aller chercher, point par point, les informations techniques qui lui permettraient de révoquer l'attraction que ces croyances vont exercer sur lui. Chacun de ces arguments, pris séparément, est en réalité très faible, mais l'ensemble paraît convaincant comme tout faisceau d'indices peut l'être. Cela fait l'attractivité de ces produits « fortiens » sur le marché cognitif : il est difficile de contester terme à terme chacun de ces arguments, car ils mobilisent des compétences qu'aucun individu ne possède à lui seul. De sorte qu'il reste toujours une impression de trouble lorsque l'on est confronté, sans préparation, à ce type de croyance. Beaucoup ont le sentiment que certaines choses sont loufoques, mais à la fréquentation de ces argumentations, il reste souvent dans l'esprit de l'homme ordinaire, au moins une impression de trouble. C'est la meilleure définition de ce que l'on peut appeler un « effet Fort » et c'est sur un effet de ce genre que comptait explicitement Charles Fort lorsqu'il écrivit *Le livre des damnés*.

Jacques Bergier, auteur avec Louis Pauwels, en 1960, du *Matin des magiciens*, un des grands succès de librairie du xx^e siècle, revendiquait d'ailleurs l'héritage fortien et, lui aussi, le droit à la loufoquerie argumentative. L'une des théories

2. C. Fort, *Le livre des damnés*, Éditions des Deux Rives, 1955, p. 23-24.

défendues dans ce célèbre livre est plus connue sous le nom de mythe des Anciens Astronautes³. Elle affirme que l'espèce humaine a été créée par les extraterrestres et qu'une connaissance initiale, aujourd'hui oubliée, a permis à nos ancêtres et à leurs alliés de l'espace de créer des bâtiments (la Grande Pyramide de Khéops, Thihuanaco etc.) nécessitant des moyens technologiques importants. Les religions ne seraient que la retranscription confuse des bribes de souvenirs de ces événements, car les Dieux, évoqués par les textes sacrés, ne seraient rien d'autre que nos lointains pères de l'espace. Plusieurs livres ont défendu ce genre de thèses, par exemple, celui de Robert Charroux, en 1963 : *Histoire inconnue des hommes depuis 100 000 ans* et, surtout, celui d'Erich Von Däniken : *Les Souvenirs du futur* qui connut un succès planétaire (plus de 40 millions d'exemplaires vendus dans le monde). Ce dernier avançait, à l'appui de sa thèse, 80 « preuves », très hétéroclites, pour les seules disciplines archéologiques ou historiques : 44 monuments archéologiques, 12 passages de l'Ancien Testament, 3 écrits de la secte des Esséniens, 16 récits mythiques empruntés à des cultures non-occidentales et 5 documents historiques. Ce foisonnement argumentatif permettait une double ligne de défense. D'une part, lorsque certains acceptaient de consacrer du temps à la discussion technique du mythe des Anciens Astronautes⁴, les défenseurs de ces croyances n'avaient aucun mal à nier les faits, comme le précise Stoczkowski (1999, p. 57) :

57

Les archéologues avançaient-ils des dates peu anciennes ? On parait l'argument en mettant en doute la fiabilité des méthodes de datation. Montraient-ils les traces d'outils primitifs sur les statues mégalithiques ? On leur expliquait que les sauvages avaient tout simplement tenté de s'acharner, avec leurs haches ridicules, sur des pierres auparavant coupées au laser par les extraterrestres. Même les attestations les plus irréfutables de fraudes n'y pouvaient rien : oui, il existe des pierres gravées contrefaites à Ica, reconnaissent d'une seule voix Charroux et Von Däniken, mais parmi des milliers de fausses il doit y avoir aussi quelques pierres authentiques ; pourquoi ne seraient-ce pas celles où figurent les dinosaures et les opérations chirurgicales ?

D'autre part, les tenants du mythe des Anciens Astronautes étaient unanimes, suivant en cela leur inspirateur Charles Fort, pour admettre que beaucoup des éléments appelés à la rescousse de cette théorie n'étaient que de simples conjectures. Bergier et Pauwels affirmaient même, par avance, que certaines d'entre elles se révéleraient sans doute être franchement délirantes. Mais ajoutaient-ils, reprenant un argument si souvent entendu, « tout ne peut pas être faux ». Par conséquent, l'une de leurs stratégies, consistait à affirmer que la démonstration de la

3. Sur ce point, voir l'excellent livre de W. Stoczkowski, *Des hommes, des dieux et des extraterrestres*, Flammarion, 1999.

4. Par exemple, Y. Galifret, *Le crépuscule des magiciens*, Éditions rationalistes, 1965.

fausseté de certains de leurs arguments ne pouvait prétendre réduire à rien leur théorie compte tenu du nombre de faits qui la fondaient.

Ce *mille-feuille argumentatif* caractérise de plus en plus fréquemment les produits frelatés qui peuvent s'échanger sur le marché cognitif contemporain. Le succès d'un roman comme le *Da Vinci Code*, et le trouble qu'il a jeté dans certains esprits, sont la conséquence d'une démonstration fondée sur des éléments faux mais plausibles pour un non-spécialiste et suffisamment nombreux pour créer un faisceau d'indices. Quoique romanesque, ce récit s'inspirait d'essais ayant déjà connus un certain succès public et prétendant, eux, défendre des thèses qui ne devaient rien à la fiction⁵.

58 Dans un registre assez semblable, les mythes du complot contemporains ont su maximiser cet effet « Fort » pour augmenter leur audience. À la lecture, même superficielle, des sites conspirationnistes, qu'ils s'occupent de l'élucidation des attentats du 11-Septembre ou de la mort de Mickael Jackson, on est frappé par l'ampleur de l'argumentation développée et par la difficulté pour l'esprit non préparé de répondre rationnellement à cette masse de pseudo-preuves. Il s'agit en effet de voir que, si les produits Fort existent depuis longtemps (au moins depuis le début du xx^e siècle), ils ont surgi d'une façon massive dans l'espace public grâce aux possibilités techniques qu'offre Internet.

INTERNET ET LA MUTUALISATION DES ARGUMENTS DE LA CROYANCE

La rumeur et les mythes du complot ont longtemps été placés sous l'empire de l'interlocution. Ces histoires se transmettaient dans l'espace social par le bouche-à-oreille. C'est encore largement le cas, mais Internet leur offre un mode d'expression nouveau. Internet représente avant tout une révolution de l'offre sur le *marché cognitif*⁶. En d'autres termes, alors que précédemment, les coûts d'entrée sur ce marché pouvaient être importants (éditer un livre, écrire un article dans un support diffusé et distribué...), cet outil permet à tout un chacun de produire

5. Notamment M. Bajjent, R. Leigh et H. Lincoln, *L'énigme sacrée*, Pygmalion, 1982.

6. Le marché cognitif appartient à une famille de phénomènes sociaux (à laquelle appartient aussi le marché économique) où les interactions individuelles convergent plus ou moins aveuglément vers des formes émergentes et stables (sans être réifiées) de la vie sociale. Il s'agit d'un marché car s'y échange ce que l'on pourrait appeler des produits cognitifs : hypothèses, croyances, connaissances etc. De la même façon que pour les phénomènes économiques, la pure concurrence entre les produits cognitifs (nécessitant une série de critères impossibles à réunir : exhaustivité de l'information etc.) n'existe pas, et l'on peut y rencontrer des phénomènes oligopolistiques, voire monopolistiques, une forme de loi de l'offre etc. Les limites volumétriques de cet article empêchent de développer ici cette notion, ce qui est fait dans G. Bronner, *L'empire des croyances*, PUF, 2003.

une argumentation disponible à tous (sous la forme d'un texte, d'une image, d'un film...). Ceci va avoir trois conséquences majeures pour l'univers de la croyance.

D'abord, il permet de limiter la labilité de toute interlocution. Cette labilité est précisément ce qui caractérise l'échange d'information entre individus comme l'ont montré, par exemple, les célèbres travaux de Allport et Postman sur la rumeur⁷. Ensuite, cette stabilité du récit que permet la chose écrite implique mécaniquement une possibilité de mémorisation accrue. La disponibilité de l'information constitue comme une prothèse mnésique aux individus. Enfin, et c'est le plus important pour ce propos, cette disponibilité et cette pérennité de l'information autorisent des processus cumulatifs, *une mutualisation des arguments de la croyance*.

À vrai dire, les phénomènes de croyance n'ont bien sûr pas le monopole de ces processus de mutualisation des informations grâce à Internet. Ceux-ci peuvent être d'une certaine utilité lorsqu'il s'agit de permettre l'agrégation de données dispersées dans le monde concernant les maladies rares⁸, par exemple. Seulement ce sont ces mêmes mécanismes qui favorisent l'accumulation de la connaissance, qui sont à l'œuvre dans la constitution des produits cognitifs de type « fortien ».

Jusqu'à cette révolution du marché cognitif, le mythe du complot, lorsqu'il ne donnait pas lieu à la publication d'un livre, demeurait relativement informel, ne pouvait se fonder que sur quelques arguments mémorisables par les croyants, et revêtait, de ce fait, un caractère un peu folklorique. Il remplissait difficilement l'un des critères fondamentaux lui permettant d'assurer son succès sur le marché cognitif : le critère de crédibilité⁹. On accusait, par exemple la marque de cigarette Marlboro d'être sous la coupe du Ku Klux Klan¹⁰ mais sur la seule base d'une coïncidence du packaging de leur paquet et de l'acronyme du groupe raciste (les trois K), ce qui faisait une assise argumentative assez légère.

Or, une variante du type « on nous cache la vérité », sur un thème aussi classique que la mort d'une vedette, organise un nombre d'arguments très consistants aujourd'hui. Par exemple, la mort de Michael Jackson qui a suscité une rumeur affirmant qu'il n'était pas mort en vérité, a pu convoquer un argumentaire « épais ». Selon les suspicieux, la carrière du chanteur étant en chute libre, cette mise en scène de sa mort permettrait un retour triomphal. Les fans, qui refusent

7. Voir G. Allport et L. Postman, *The Psychology of rumor*, New York, Henry Holt, 1947.

8. M. Loriol, « Faire exister une maladie controversée », *Sciences sociales et santé*, 4, 2003.

9. Trois critères sont fondamentaux pour augmenter le facteur d'impact d'un produit cognitif (indépendamment des caractéristiques de l'émetteur et du récepteur du message) : le critère d'évocation, le critère de crédibilité et le critère de mémorisation. Voir G. Bronner, *Vie et mort des croyances collectives*, Hermann, 2006.

10. Voir V. Champion-Vincent et J-B. Renard, *Légendes urbaines*, Payot, 2002, p. 369.

de croire en la mort du « roi de la pop », décortiquèrent les milliers de documents disponibles et, selon le vieil adage qui veut que « lorsqu'on cherche, on trouve », ils réussirent à mutualiser des micro-éléments qui, en s'agrégeant, allaient former un produit cognitif avec un certain facteur d'impact sur le marché.

60 Premièrement soulignent-ils, Michael Jackson avait paru en forme lors de ses dernières apparitions télévisées et rien ne laissait croire qu'il pouvait faire une crise cardiaque. Par ailleurs, le coup de téléphone passé aux urgences l'aurait été non de la villa du chanteur, mais d'un hôtel situé à trois minutes de la villa où il vivait. Deuxièmement, les « *believers* » se demandent pourquoi un massage cardiaque lui a été administré sur son lit quand celui-ci, pour être efficace, aurait dû l'être sur une surface dure, comme le sol par exemple, ce que ne pouvait ignorer le cardiologue. Troisièmement, la sortie de l'ambulance paraît maladroite et suspecte : marche arrière inutile, tout est fait pour sortir par l'allée principale où se trouvent les paparazzis qui ne manqueront pas de donner à cette nouvelle une ampleur mondiale. Quatrièmement, les photos du « roi de la pop » évacué montrent un individu qui paraît être beaucoup plus jeune, il ne peut donc s'agir que d'un montage : une photo prise en réalité quelques années auparavant lorsque le chanteur se reposait dans sa bulle d'oxygène. Il se trouve que le photographe auteur de cette photo est un ami du chanteur. Cinquièmement, un homme que personne ne connaît, portant un chapeau masquant partiellement son visage, assiste à la cérémonie de recueillement et d'enterrement. Le personnel de la cérémonie est constitué des danseurs du spectacle « *This is it* » que le chanteur préparait ; or, ils sont étrangement souriants, comme s'ils avaient été mis dans la confidence. Sixièmement, le film de l'enterrement est réalisé par Kenny Ortega comme s'il s'agissait d'un film grand public et les images diffusées sont étrangement différentes de celles prises par les journalistes. On pourrait encore ajouter la façon dont les fans croyants ont interprété les messages funéraires de la famille Jackson, le fait que sur une photo (celle illustrant les livrets reçus par ceux qui avaient acheté un billet pour le concert qui n'eut jamais lieu), le prince de la pop posait souriant derrière une caméra, ce qui suggère pour certains fans, que tout cela n'était qu'une mise en scène, ou encore les mouvements perçus sur le brancard l'emportant à l'hôpital alors qu'il était censé être déjà mort etc.

Ces processus d'agrégation des preuves sont particulièrement utiles à l'imaginaire conspirationniste car, contrairement aux autres systèmes de croyances qui se fondent sur des témoignages ou « des faits », il suffit souvent au mythe du complot de débusquer des anomalies, des éléments énigmatiques pour générer un vide inconfortable qu'il se proposera bien vite de combler par un récit. Ce récit

sera fondé sur un *effet de dévoilement*, c'est-à-dire qu'il proposera de mettre en cohérence des éléments intrigants qui paraissaient disparates jusque-là. Cet effet de dévoilement, un peu comme lorsqu'on comprend enfin comment résoudre une énigme logique ou mathématique, procure une grande satisfaction cognitive qui inspire dangereusement un sentiment de certitude.

EFFET « FORT » ET PARADOXE D'OLSON

Internet apporte un soutien technique à tous ceux qui veulent agréger des éléments argumentatifs qui pourraient paraître minuscules pris séparément, facilement invalidés, mais qui, mutualisés, forment un corpus argumentatif qu'il devient coûteux, en temps et en énergie, de chercher à réduire à rien. Les choses sont pires encore, et de loin, concernant les mythes du complot qui charrient des enjeux sociaux plus importants, comme ceux du 11-Septembre. Ce mythe conspirationniste est soutenu par près d'une centaine d'arguments différents, certains relevant de la physique des matériaux, d'autres de la sismologie ou encore de l'analyse des cours boursiers¹¹... Un contre-argumentaire nécessiterait des compétences qu'un homme seul ne peut avoir. Ainsi, pour n'extraire de la masse qu'un seul argument, les conspirationnistes prétendent que les *Twin Towers* n'ont pu s'effondrer comme elles l'ont fait, du fait qu'elles étaient soutenues par des structures métalliques ne fondant qu'à 2 800° Fahrenheit (*i.e.* 1 538° Celsius). Or, précise par exemple David Heller¹², les gratte-ciels à structures métalliques ne se sont jamais effondrés du seul fait d'un incendie. Ceux du *World Trade Center* n'auraient pas dû faire exception à cette règle parce qu'aucun carburant, pas même celui d'un avion, constitué de kérosène raffiné, ne peut produire une chaleur excédant les 1 500° Fahrenheit (*i.e.* 816° Celsius). L'idée des tenants du mythe du complot, soutenue par d'autres arguments techniques, est que ces immeubles se sont effondrés parce qu'ils ont été dynamités, ce qui constitue une preuve que ces dramatiques événements ont été préparés par des décideurs américains qui ont voulu faire croire à une action terroriste spectaculaire. Cet argument à lui tout seul est déjà assez troublant pour tout non-spécialiste de la physique des matériaux : on comprend, dès lors qu'un certain nombre d'arguments paraissant techniques et facilement compréhensibles par tous, qu'ils puissent constituer un mythe très attractif.

11. Voir C. Anfossi, *La sociologie au pays des croyances conspirationnistes. Le théâtre du 11 septembre*, mémoire de M2 inédit Strasbourg, 2010.

12. D. Heller, « Taking a closer look: Hard Science and the Collapse of the World Trade Center », *Garlic and Grass*, 6, 2005.

Pourtant, tous les arguments avancés par les conspirationnistes sur ce sujet ont été démentis. Ainsi, Thomas Eager et Christopher Musso¹³ expliquent que les températures occasionnées par les attentats du 11-Septembre ne permirent sans doute pas de faire fondre les structures d'acier soutenant les bâtiments, mais qu'en revanche, tout spécialiste de ce genre de matériau sait bien que l'acier perd 50 % de sa résistance à 650° Celsius et jusqu'à 90 % pour des températures proches de 980° Celsius. Il suffit donc d'ajouter, comme Phil Mole le fait, que l'affaiblissement de la structure générale par la collision et l'incendie explique parfaitement la façon dont se sont effondrées les tours¹⁴.

62

Défaire un seul de ces arguments demande, si l'on n'est pas spécialiste de ces questions, un certain investissement. Plus le nombre de ces arguments croît, plus il devient difficile pour la logique ordinaire de douter globalement des propositions conspirationnistes qui lui sont faites. Cela devient une simple question de motivation. Il se trouve que les croyants sont généralement plus *motivés* que les non-croyants pour défendre leur point de vue et lui consacrer du temps¹⁵. La croyance étant partie prenante de l'identité du croyant, il aura facilement à cœur de chercher de nouvelles informations affermissant son assentiment. Si l'on excepte le rationaliste militant, le non-croyant sera souvent dans une position d'indifférence, il refusera la croyance, mais sans avoir besoin d'une autre justification que la fragilité de l'énoncé qu'il révoque.

On illustrera ce dernier point par l'évocation d'un débat télévisé qui eut lieu sur la cinquième chaîne française le 22 avril 1988. Cette chaîne de télévision avait pris l'habitude d'organiser de courts débats polémiques à l'heure du déjeuner. Il n'était pas rare que ceux-ci opposent des scientifiques à des tenants de ce qu'il est convenu d'appeler les pseudo-sciences (astrologie etc.) Or, en relisant le contenu de ces débats¹⁶, on est frappé de ce que les scientifiques ne parviennent pas, la plupart du temps, à convaincre réellement. Il demeure comme une impression favorable aux pseudo-sciences qui est souvent traduite par des déclarations du type : « Je n'y crois pas vraiment, mais il y a peut-être un peu de vrai dans tout ça » ; « Tout ne peut pas être entièrement faux. » Ce jour-là, le débat opposait Yves Galifret, professeur de psychologie à l'université Paris 6, au « mage » Desuart

13. T. Eager et C. Musso, « Why did the World Trade Center collapse: Science, Engineering and Speculation », *JOM*, 53 (12), 2006, p. 8-11.

14. P. Mole, « Les théories conspirationnistes autour du 11 septembre », *Science et pseudo-science*, n° 279, 2007, p. 4-13.

15. Voir sur ce point G. Bronner, *op. cit.*

16. Ce que nous permet le livre d'A. Cuniot, *Incroyable... mais faux!*, Bordeaux, L'horizon chimérique, 1989.

(un voyant). Ce dernier défendait l'existence de la précognition et invoqua pour convaincre son auditoire l'histoire du roman de Morgan Robertson, publié en 1898, *Futility* qui met en scène « le plus grand paquebot jamais construit par l'homme ». Voici ce que le mage Desuart déclara :

1898. Un écrivain de science-fiction américain, Morgan Robertson, écrit un roman dans lequel il parle d'un navire géant, qui est lancé par une nuit d'avril, pour son voyage inaugural, il transporte 3 000 passagers, il mesure 800 pieds de long, il jauge 70 000 tonneaux, et malheureusement il rencontre un iceberg, il coule, et comme il n'y a que 24 canots de sauvetage, il y a plus d'un millier de noyés. Le roman existe : 1898 ! Vous voulez savoir comment s'appelle le navire, dans son roman ? Le Titan. Or, en 1912, 14 ans après, le Titanic coule par une nuit d'avril en rencontrant un iceberg, il filait 25 nœuds à l'heure, il mesurait 800 pieds de long, et jaugeaient 66 000 tonneaux et il y a eu 1 000 morts parce qu'il n'y avait que 20 canots de sauvetage.

Son interlocuteur, Yves Galifret, est un peu embarrassé. Il tente un : « D'abord il faudrait scientifiquement vérifier vos informations... », puis il ajoute : « les coïncidences existent ». C'est bien ce psychologue qui a raison, mais il n'est pas certain que ses arguments aient convaincu le public. Le problème est qu'Yves Galifret ne s'est pas préparé à contrer un récit qui est un classique de l'argumentation « parapsychologique » car la contre-argumentation est possible, comme on va le voir, mais elle nécessite un investissement en termes de temps et d'énergie mentale important. Il faudrait d'abord avoir lu le roman de Robertson, ce que le psychologue n'a pas fait (sans doute ne connaissait-il même pas ce texte), mais le mage Desuart non plus d'ailleurs, sinon il ne déformerait pas la réalité du roman comme il le fait. Par exemple, il présente les longueurs du *Titan* et du *Titanic* comme égales, ce qui n'est pas tout à fait le cas puisque, dans le roman, le paquebot mesure 214 mètres de longueur contre 269 mètres dans la réalité (soit une différence de 55 mètres qui constitue presque 30 % de la taille du *Titan*). Cette différence pourrait paraître marginale, mais elle a son importance compte tenu de la façon dont Robertson a écrit son livre, comme nous allons le voir. Sur le tonnage, le mage Desuart se trompe aussi, mais dans des proportions moindres. Il reste le nombre de morts et de canaux de sauvetage. Pour les premiers, le mage ne s'embarrasse pas trop de précisions : « plus d'un milliers de morts » pour le *Titan*, précise-t-il et un millier pour le *Titanic*, ce flou énonciatif laisse croire que les chiffres du roman de Robertson sont prophétiques. En réalité, le roman dénombre 2 987 morts quand les victimes ont été 1 523 dans la réalité, ce qui fait tout de même une différence de près de 100 %... Quant aux canots de sauvetage, il est vrai que dans les deux cas, ils étaient en nombre insuffisant.

Ces remarques préliminaires ne convaincront sans doute pas celui qui veut croire que le roman de Robertson avait quelque chose de prophétique. Le croyant

ne sera pas convaincu par ces précisions parce qu'il demeurera pour lui une narration romanesque qui anticipe, dans ses grandes lignes, et, avec une précision relative, dans ses détails, un drame qui surviendra 14 années plus tard. N'est-ce pas être de mauvaise foi que de nier cette réalité?

Morgan Robertson avait une très bonne culture maritime, il fut garçon de cabine pendant une dizaine d'années sur des cargos, fils de capitaine, c'est un écrivain spécialisé dans les aventures maritimes. Il n'est donc pas saugrenu d'imaginer qu'il se tenait au courant des innovations des constructeurs de navires. La construction de bateaux gigantesques était justement à l'ordre du jour avant même que Robertson n'écrive son roman. Il est donc improbable qu'il n'ait pas eu connaissance de la construction d'un des plus grands paquebots du monde, *Le Gigantic*. C'est d'autant plus improbable que le 16 septembre 1892, soit six ans avant la publication du roman prophétique, le *New York Times* mentionne l'événement¹⁷ :

64

La compagnie White Star a mandaté le grand constructeur naval Harland and Wolf de Belfast pour construire un transatlantique qui brisera tous les records de dimension et de vitesse. Le navire a déjà été baptisé *Gigantic*: il fera 700 pieds de long, 65 pieds 7 pouces et demi de large et possédera une puissance de 45 000 CV. On prévoit qu'il atteindra une vitesse de croisière de 22 nœuds et une vitesse de pointe de 27 nœuds. De plus, il possédera trois hélices; deux seront disposées comme celles du *Majestic* et une troisième sera placée au centre. Ce navire devrait être prêt le 1^{er} mars 1894.

Tant pour la puissance du moteur, que pour le nombre d'hélices ou pour les dimensions de son navire, le *Titan* de Robertson s'inspire sans doute du *Gigantic* qui espérait lui-même dépasser le *Majestic*. Les caractéristiques du *Titan*, qui paraissent au profane extraordinairement proches de celles du *Titanic*, sont, en fait, liées mécaniquement aux dimensions du paquebot. Ainsi, le nombre de compartiments étanches ne peut varier à l'infini et le nombre de canots de sauvetage était lié, à cette époque, au tonnage du bateau. Comme ils n'étaient pas dépendants du nombre de passagers, ils étaient forcément en nombre insuffisant, ce que Robertson savait parfaitement et ce qui a sans doute stimulé son imagination d'écrivain. C'est justement après le drame du *Titanic* que les choses vont changer. En d'autres termes, une fois que l'on a fixé le tonnage d'un bateau, un certain nombre d'éléments (nombre de cabines étanches, vitesse, puissance du moteur, nombre de canots de sauvetage...) en découlent: dès lors, le prophétisme de *Futility*, devient beaucoup moins intrigant. Robertson n'a fait que suivre la compétition entre les constructeurs de navires et écrire un roman d'anticipation bien informé. De nombreux romans maritimes ont été écrits à cette époque: que l'un

17. Cette citation est issue de M. Bélanger, *Sceptique Ascendant Sceptique*, Edition Stanké, Montréal, 1999.

d'entre eux ait rencontré la tragique réalité n'a rien de surprenant. Rappellera-t-on que les naufrages du *Titan* et du *Titanic* surviennent tous deux en avril ? Là encore, si Robertson veut narrer l'histoire d'un paquebot défiant les forces de la nature et réputé insubmersible, il lui faut trouver une cause de naufrage crédible. Compte tenu de la taille de navire, l'iceberg est un candidat idéal. Il sait, en bon connaisseur des choses de la mer, que ce danger est un des plus redoutables que doit affronter un bateau de grande envergure. Il sait encore que ce danger n'est réel qu'au mois d'avril, lors de la fonte des neiges...

On ne peut en vouloir à notre collègue Galifret de ne s'être pas tenu prêt à répondre convenablement à toutes les argumentations que peut opposer un croyant. Le problème est que cet exemple a une portée très générale. On peut voir là une illustration du célèbre paradoxe d'Olson¹⁸. De quoi s'agit-il ? Ce sont ces situations où des individus ont un intérêt en commun, tout à gagner à agir collectivement, mais ne le font pas. Pourquoi ? Parce que, explique Olson, beaucoup de ces individus comptent obtenir les bénéfices d'une revendication collective, sans avoir à en payer les coûts d'investissement (en termes de temps, d'énergie et même d'argent). Chacun ayant intérêt à laisser faire les autres pour obtenir un rapport bénéfices/coûts très avantageux, cela aboutit à ce que beaucoup s'abstiennent d'agir, beaucoup trop pour espérer atteindre ce but collectivement désirable. Ces situations de paradoxe d'Olson sont toujours favorables à des groupes, même lorsqu'ils sont très minoritaires, qui sont motivés pour imposer leur point de vue. Ce fait est d'ailleurs tangible sur les forums sur Internet où parfois les croyants et les non-croyants s'opposent les uns aux autres. Parmi 23 forums que j'ai pu étudier¹⁹ (à propos de croyances aussi diverses que les *crop circles*, la psychokinèse, le monstre du Loch Ness...), 211 points de vue sont exprimés, 83 défendent le point de vue de la croyance, 45 la combattent et 83 sont neutres. Ce qui frappe à la lecture des forums, c'est que les sceptiques se contentent souvent d'écrire des messages ironiques, ils moquent la croyance plutôt qu'ils n'argumentent contre elle, alors que les défenseurs de l'énoncé convoquent des arguments certes inégaux (liens, vidéos, paragraphe copié/collé...), mais étayent leur point de vue. Parmi les *posts* proposés par ceux qui veulent défendre la croyance, 36 % sont soutenus par un document, un lien ou une argumentation développée, alors que ce n'est le cas que dans 10 % des cas pour les *posts* de « non-croyants ».

18. Voir M. Olson, *La logique de l'action collective*, PUF, 1978.

19. Voir G. Bronner, « Ce qu'Internet fait à la diffusion des croyances », *Revue Européenne de Sciences Sociales*, 49-1, 2011, p. 35-60.

Le paradoxe d'Olson est encore amplifié, on le comprend, lorsque les coûts d'investissement (en l'occurrence pour faire reculer une croyance, pour constituer, mémoriser un argumentaire qui pourrait servir dans des conversations contre les conspirationnistes) deviennent vertigineux. Or, c'est précisément ce qu'autorisent les produits fortis. Non seulement, ils affermissent la crédibilité des mythes du complot, mais encore ils constituent une forme d'intimidation, par leur ampleur même, pour tous ceux qui voudraient les affaiblir.

66 Les mythes du complot et l'imaginaire conspirationniste en général sont d'une grande actualité comme le font remarquer un certain nombre de commentateurs²⁰. On peut supposer beaucoup de raisons à l'attractivité contemporaine de ces produits sur le marché cognitif. L'une de celles qui a été le moins remarquée est que cet imaginaire a largement été renouvelé dans ces modes d'argumentation grâce à l'effet « Fort ». Cet effet « Fort » est rendu particulièrement opérationnel grâce au développement d'Internet. En effet, beaucoup de ces mythes du complot ont longtemps appartenu au registre des rumeurs et des légendes urbaines et étaient, à ce titre, encadrés par les contraintes de l'oralité. Ainsi, les contraintes de l'interlocution réduisent mécaniquement la dimension argumentative des croyances (ne serait-ce qu'en raison des capacités de mémorisation des acteurs sociaux). Par ailleurs, lorsque ces récits conspirationnistes se proposaient sous forme de livre, leur capacité d'évolution était faible ou lente. Ils pouvaient être soutenus par un effet « Fort », comme on l'a vu, mais bénéficiaient de la seule érudition d'un individu déterminé à lever le voile du complot. Or, ce que permet Internet, c'est la sédimentation un peu libre et la circulation, non moins libre, d'argumentations cumulées que n'autorise pas l'oralité qui tend à « dépouiller » les récits pour ne retenir que leur ossature stéréotypée. Cette incubation rend particulièrement redoutables ces nouvelles formes de propositions conspirationnistes sur le marché cognitif. Celles-ci créent souvent la confusion dans l'esprit de celui qui y est confronté sans préparation, une confusion qui est favorable aux croyances les plus saugrenues. Ceci leur permet d'essaimer très au-delà des terres de la radicalité qui, il y a peu de temps encore, étaient les seuls espaces conséquents où elles pouvaient se faire entendre.

20. Par exemple, V. Campion-Vincent, *La société parano*, Payot, 2005.